

**Intervention de Marion Lachaise à La Grande Loge féminine de France,  
réécrite à l'occasion de la publication de ses Rencontres du 9/11 à la Maison du  
Barreau de Paris.**

Pour qui n'en a jamais fait l'expérience, aller en prison est un cheminement long, les étapes sont nombreuses, incertaines. La prison impose d'identifier la nature des relations entre tous les individus qui la peuplent, et de se repositionner sans cesse. Tout de la vie, de la mort, de la survivance, de la violence, de la solitude, de la promiscuité y est « rejoué » avec âpreté, sans concession. Plus que l'enfermement et l'isolement, la prison apprend vite, même pour quelqu'un de passage, qu'il n'y a aucun droit à l'erreur. Tout y est sur un fil. Ainsi, une curiosité naïve ne suffit pas quand on tente d'y atteindre son cœur qui est aussi son point névralgique : l'expression « libre » d'une parole. Il faut prendre le temps d'y aller et de découvrir que ce cœur possède une opacité plus grande encore que celle qu'on imagine à l'ombre des murs.

Patience, attention, endurance, ardeur sont des vertus cardinales pour cheminer vers un espace coupé du monde extérieur, pour apprendre à se déposséder des habitudes de la société d'où l'on vient, où tout semble accessible, visible, transparent. Sans doute des êtres vivent en milieu carcéral, ou plutôt « survivent » pour reprendre le mot de l'une des détenues, Babou. Mais s'approcher d'eux n'a rien d'évident... rien d'évident comme l'art !

Parce qu'il n'y a rien d'évident, intervenir en tant qu'artiste suppose une juste démarche. C'est ainsi que fin décembre 2016, j'engageais un projet au quartier Femmes du centre pénitentiaire de Réau, après celui entrepris en 2011 à la maison centrale de Clairvaux<sup>1</sup> : comment faire le portrait de femmes dans un environnement clos structuré par un système administratif ? De surcroît, lorsqu'il s'agit de femmes condamnées à de longues peines.

Sans jugement sur les condamnations, je m'interrogeais sur la représentation du portrait sans le réduire à une captation, pas même documentaire. Car pour atteindre le caractère réel de l'existence de ces détenues, un désinvestissement de l'idée de la ressemblance est indispensable. Ou pour le dire avec Roland Barthes, la ressemblance a quelque chose de dérisoire dans le rendu d'une « conformité à une identité civile, voire pénale ». Le portrait se devait d'être à l'épreuve de la

représentation : « un sujet tel qu'en lui-même ». C'est ainsi qu'il faut comprendre le titre du film réalisé en 2018 au quartier Femmes de Réau : *Antiportraits, Réau*<sup>2</sup>.

L'observation attentive du milieu carcéral m'a conduit à concevoir un dispositif qui pulvériserait tous les écrans qui interfèrent et s'interposent entre les détenues et l'intervenante que j'étais : portes, murs, couloirs, couleurs criardes, barreaux, grillages, bips... mais aussi l'écran de la peine elle-même entre détenues. Pour ce faire, se présenter avec un projet d'atelier de modelage avec de la terre glaise — activité apaisante et spontanée du geste — eut pour fonction de mettre à distance, sans jamais les oublier tout à fait, les règles quotidiennes de la prison. Un groupe de huit femmes s'est alors constitué par inscription libre. Au rythme d'une séance hebdomadaire, elles se sont retrouvées pendant quatorze mois. Leurs productions sont devenues le seul écran possible pour recueillir leurs paroles, que j'enregistrais en vidéo lors d'entretiens individuels. Le dispositif performatif que j'explore depuis plusieurs années m'a conduit ici à combiner, tel un collage, modelage et entretien filmé : sur chaque sculpture est projeté le visage qui lui est associé. La combinaison peut se définir comme l'espace commun de la matière et de l'image, l'apparition visuelle et sonore d'une singularité hors de toute ressemblance. Pour voir le jour, un espace commun doit s'appuyer sur une durée qui correspond aux rendez-vous réguliers à l'atelier. Ainsi le « sujet tel qu'en lui-même » put lentement, mais sûrement, émerger de l'opacité de manière certaine, bien qu'inconfortable vis-à-vis de ce qu'on attend généralement d'un portrait. Véritable franchissement du dedans au dehors, implacable étrangeté de ces existences proches et lointaines à la fois, les détenues s'exposaient dans tous les sens du terme au bout de plusieurs mois. Ma démarche artistique, solidaire d'un travail de terrain, a abouti à l'expression « libre » d'une parole sur ce qu'est la vie des longues peines. Le cœur battant mais invisible des femmes était ainsi dégagé, déraciné des bruits et des règles de la prison.

Cependant, faire surgir cette parole n'était que le premier temps de mon travail. Dans le second, l'enjeu était de créer une issue : la faire entendre de l'autre côté du mur dans un monde trop plein de rumeurs et de statistiques. En définitive, si le désir de franchir un seuil est le moteur de ma pratique artistique, celui de participer à la vie publique dans l'espace le plus reculé de la société en créant l'image de ce « sujet tel qu'en lui-même » est son centre de gravité. M'importe grandement de manifester des individualités dans la masse des prisonniers, et de rappeler les conditions de détention des femmes en milieu carcéral, trop souvent oubliées.

Projet et démarche artistiques qui avaient éliminé les écrans de la prison ; assumé le travail des mains, instrument du toucher et ombilic du crime ; négocié avec leur responsabilité d'un travail, même manuel, pour fabriquer le support de la parole, sont devenus l'intrigue d'un film. Voir, écouter, méditer sur le cœur captif des femmes de longues peines avec le film *Antiportraits*, Réau<sup>3</sup> ne consiste pas à témoigner des mouvements empêchés des vies enfermées, c'est provoquer notre regard. Car la société néglige que partout sur le territoire national les prisons l'entourent, et ce jusqu'à refouler ce qu'elle ne veut pas voir. Lorsqu'une détenue, Coco, dit « il n'y a pas de maison », elle nous interroge jusqu'au vertige sur ce que nous entendons par « être chez soi » à force de préserver notre confort plus que la liberté. Être interrogé par des individus tenus loin de la parole publique a de quoi nous éveiller sur la façon dont nous habitons le monde. Comme l'écrit le philosophe Philippe Lacoue-Labarthe : « Habiter n'est en rien posséder, s'installer, se protéger. C'est au contraire s'exposer au dehors. Plus exactement, l'habitation est chaque fois un mode propre de se rapporter (de se livrer) au dehors. Avant d'être l'ostentation (la façade), l'essence de l'habitation est l'issue, l'ouverture. Habiter déjoue l'opposition du dedans et du dehors. Habiter n'est pas familier, c'est l'insolite même. Jamais lui-même. En transit. » *Antiportraits*, Réau est un film-passage, un film qui s'expose pour produire un déplacement de la prison vers la société, à partir d'une parole qui resterait interdite sans les intrigues de l'art<sup>4</sup>.

Un proverbe antique dit « il ne faut pas accuser le lieu ». Cela signifie que les corps architecturent, modifient l'espace. La prison est un lieu qui inverse une telle conception de l'espace en contaminant, colonisant, pesant sur les corps en les repliant sur la peine autant que dans les 9m<sup>2</sup> des cellules. Toute démarche artistique a la capacité de renverser ce qu'un système impose aux corps, mais aussi de libérer une puissance. Peut-être est-ce là qu'un drame a véritablement lieu. Il ne consiste pas à figer la détresse des corps condamnés ou à la dénoncer avec une image pour heurter la sensibilité contemporaine, c'est inventer un espace de temps. L'atelier a été cet espace-là. Sans lui, la parole n'aurait pu surgir d'un geste dans la terre glaise, ni le film. Un drame est un espace dans lequel quelque chose se passe, aussi tenu soit-il. C'est ce que le centre pénitentiaire et les détenues de Réau m'ont appris : ouvrir les yeux et tendre l'oreille sur ce qui se trouve derrière les murs des prisons, et qui est relié pour une part à l'oubli et à l'aveuglement de nos propres vies.

Une telle expérience ne laisse pas indifférent, et m'invite désormais à un troisième temps de recherche sur un mode scénique. Intitulé Entresort, le nouveau projet combine récit polyphonique, histoire des détenues, de leur parcours pénal à leur sortie de détention, et théâtre tragique. Car le tragique est toujours, selon Nicole Loraux, un rapport entre la mémoire et l'oubli, un dilemme du même et de l'autre. C'est susciter l'affect et la responsabilité du regard des spectateurs à partir des tensions et des incompatibilités entre réel et fiction. Mettre en scène le conflit du monde de la justice, de la prison et du monde extérieur comme procédure créatrice par excellence, car le conflit est indissociable de la justice, et peut-être de la société toute entière. Aucun droit n'est concevable sans discorde.

<sup>1</sup> *L'Œil de Clairvaux, À travers les murs de la prison*, Préface de Christine Taubira, textes de Sonya Faure, Jean-François Leroux-Dhuis, Philippe Artières, Denis Salas, Olivier Marboeuf, édition trans photographic press, 2015. Livre en réalité augmentée : à l'aide de son smartphone visant les photographies, une lecture de portraits vidéo permet la rencontre des détenus avec le lecteur. L'intégralité des contenus numériques est accessible sur [www.marionlachaise.com](http://www.marionlachaise.com)

<sup>2</sup> *Antiporraits, Réau*, film, 2018 (40 min), production Scopique Studio.

<sup>3</sup> En parallèle du film, j'ai conçu un livre de textes issues des entretiens et de photographies qui témoignent autrement de l'expérience de la prison avec les huit détenues de Réau. *Mille et un morceaux*, édition Scopique Studio, 2019.

<sup>4</sup> Ce passage d'un espace vers un autre se poursuit avec l'exposition collective *Prison*, une coproduction du Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant Rouge à Genève, du Musée des Confluences à Lyon, et du Deutsches Hygiene-Museum de Dresde, commissariat Sandra Sunier (MICR), Marianne Rigaud-Roy (MDC), Isabel Dzierson (DHMD). Exposition du 5 février 2019 au 30 mai 2021.